Ils disent que je suis aussi froide que de la glace, que les sentiments qui émanent de mon âme ne sont que le reflet de la haine que je voue à cet être Quel être ?. Ils disent aussi que mon cœur s’emmure dans une cage d’acier impénétrable. Ils disent tant de choses que je ne fais plus attention. Je n’ai prononcé le moindre mot depuis que j’ai rencontré Aldarï. Je ne sais moi-même plus ~~qu’elle~~ quel est le son de ma propre voix. Pourtant, cela ne me manque aucunement. Je me contente simplement de hocher la tête ou d’incliner mon visage sur le côté. Mes expressions se chargent du reste.  
  
Cependant, son regard ne change pas. Ses cheveux d’~~argents~~ argent, au singulier. ont encore poussé, de longues et sinueuses mèches rebelles se dandinent ci et là de son visage. Hélas il ne me semble pas que cette tournure ait un sens…   
La froideur de ses yeux n’a d’égale que la beauté de la glace pure qui parfois nous entoure conquis par l’hiver. J’aime cette période, j’aime passer du temps à l’extérieur, m’amusez à souffler dans l’air et créer diverses masses brumeuses, ou mieux encore, dessine~~z~~ r d’étranges créatures qui semblent prendre vie pour quelques instants sous mes yeux.  
  
Les saisons passent, les années défilent, mais malgré cet équilibre... J’ai l’impression que mon avenir est sur le point de changer. Aldarï ne me tapote plus sur la tête comme autrefois, il ne cherche plus à comprendre mes mimiques perplexes, mais s’éloigne de moi.  
  
Je vois des lettres parvenir par dizaines, par centaines durant certaines semaines. Toutes, toutes sans exception finissent leur vie dans le feu qui brule Vous allez dire que je cherche la petite bête, mais ça fait très lapalissade tout ça. dans l’antre de la cheminée. Il soupire en secouant doucement la tête, puis s’affale dans son divan en cuir posté devant l’entrée. Je n’ai pas le droit de pénétrer dans cette pièce, je peux nettoyer l’ensemble du manoir jusqu’à ce que le jour et la nuit s’éveillent à tour de rôle.  
  
Néanmoins, ce lieu demeure scellé. Ma paume heurte toujours ce mur bleuté. Par moment, il se met à scintiller si fort, que des flammes sulfureuses Sulfureux = tout ce qui est relatif au soufre, ou dans un sens plus étendu et familier, « qui sent le soufre », pour parler d’une action, d’une parole assez violente ou immorale. Pardonne donc mon état dubitatif face à ce genre d’adjectif employé ici. se mettent à étinceler jusqu’à disparaitre dans l’épais tapis duveteux qui se trouve entre le chambranle et son bureau. Aujourd’hui encore, ma main effleure cette barrière, le regard d’Aldarï glisse sur moi jusqu’à ce que je me détourne. Je ne ~~pourrais~~ pourrai, faute fréquente voire systématique que tu fais, j’en déduis que tu ne connais peut-être pas la règle : au futur simple de l’indicatif, première personne du singulier, pas de S. jamais y pénétrer après tout. Même si je ne comprends toujours pas pourquoi ce portail n’apparait qu’à mon contact.   
  
Je remonte la longue allée parsemée de plantes et fleurs que j’ai plantées de mes propres mains. Il m’offrait une graine à chacune de ses sorties, chaque fois qu’il me laissait seule durant des semaines durant. Là il faut choisir lequel tu gardes. Une graine, une toute petite graine. J’étais tellement heureuse lorsque la première pousse perçait ce petit amas de terre, que je les observais en l’attendant. Le temps semblait passer bien plus rapidement. Les couleurs changeaient l’une après l’autre, rythmant les saisons.  
Je ne suis pas seule dans ce manoir, d’autres personnes vivent dans ce lieu également lourd. , mais aucune d’entre elles ne m’échange le moindre regard. Ma vie n’est pas si catastrophique... du moins, pour ce qu’il en reste.   
  
Mes journées sont parfois tellement chargées, que je n’ai aucune seconde, aucune minute pour penser à mon passé. Je pousse la porte lentement avant d’entrer dans cette chambre terne et dépourvue de la moindre preuve d’attachement D’attachement ? A quoi, à la chambre ? Quel genre de « preuve » on peut apporter à une chambre pour lui manifester notre attachement ? Et en quoi c’est pertinent ? . Aucune décoration, juste une grande fenêtre dirigée vers le portail aux ailes noires. Du plafond jusqu’à la dernière pierre de la façade, cette vitre s’étend. Aucun son, aucun bruit ne parvient à pénétrer l’immensité dureté de ce verre. « l’immense dureté » serait plus français, bien que l’adjectif immense ne se prête guère à qualifier ce nom, à mon humble et faillible avis. Je pose lentement la paume de ma main, lorsqu’un petit nuage de vapeur se forme dans le creux de chaque doigt. Si tard dans la nuit... Où vas-tu ? Où vas-tu, Aldarï ?  
  
Les immenses barrières s’ouvrent, ta voiture s’avance à la même vitesse que ma main quitte cette froideur. Lourd. Trop de mots superflus ou mal choisis. Le pronom « s’ » serait à supprimer par exemple, et le « que ma main » rend ta phrase très lourde, surtout que je doute que l’on puisse rajouter derrière ça un verbe d’action sans faire une faute de langue pure et simple. A vérifier, mais c’est en tout cas désagréable à la lecture. Dis-moi pourquoi... Pourquoi ai-je l’impression que tu es derrière moi ? Une impression fictive, une impression malsaine. Je ne suis pas chez moi... Ce lieu n’est plus à moi à Lourd. (oui je cherche la petite bête, mais ce à me semble de trop) chaque fois que tu t’en vas. Le portail se ferme et comme toujours, des hommes prendront place aux quatre coins du manoir. De curieuses bêtes seront relâchées, bien que tu persistes à dire que ce ne sont que des chiens. S’ils l’étaient vraiment, pourquoi ne pourrais-je pas sortir durant la nuit ? Pourquoi ne sont-ils pas comme ceux qui errent durant la journée dans les jardins et les allées centrales de ton domaine ?  
Aujourd’hui... je sortirais bien puisque tu n’es pas là. Juste une fois, juste cette fois... sortir dehors pléonasme éhonté. ... savourer la brise de la nuit sur ma peau, mais tu me l’interdis. Je t’obéirai, toi, mon maître. J’accepterai tout sans me plaindre, mais ne t’en vas pas... Ne me laisse pas seule durant la nuit. Ne me laisse pas... seu... D’aucuns qualifieront peut-être ça de subjectif, mais je suis d’avis que tronquer un mot comme ça brise l’unité de ton texte sans pour autant provoquer l’effet de cassure dans l’intrigue escompté, je n’ai d’ailleurs pas de souvenir marquant d’un « vrai » livre (entends par là livre édité) qui opérerait via ce genre de procédé.  
  
Mon hurlement percute les murs, il résonne dans les couloirs, s’échoue contre les vitres, les marches. Ma tête cogne violemment le verre épais, mon corps entier tremble plus fort qu’une brindille à contrevent. Comparaison peu heureuse je trouve, qui alourdit une fois de plus la lecture. D’autant que le terme « contrevent » n’existe pas. (enfin si, mais c’est un volet, mais un état) Ma respiration s’emballe, mon cœur se met à battre à tout rompre, ma cage thoracique se contracte tellement que j’en souffre.   
  
*Ne... ne m’approchez pas ! Ne me touchez pas*! Hurlais-je encore et encore sans qu’aucun son ne franchisse mes lèvres, tout en reculant le long de la fenêtre.   
  
Un rictus étire les lèvres de ce visage déformé. Son rire se déploie dans la pièce, son corps semble couvert de liquide pourpre. J’entends les bêtes ainsi que des voix provenir du corridor et un brouhaha dans les escaliers. Je cherche à m’enfuir jusqu’à ce que cette chose pose sa main crochue sur mon visage. Ici le « jusqu’à » n’est pas une très bonne idée, un simple « mais » ferait l’affaire. Il sert si fort mes joues que j’ai la sensation que ma tête va exploser. Je ne parviens plus à penser, je n’arrive même plus à respirer. Ses yeux sont ternes, blafards, cette chose n’est pas humaine, pas humaine !

Je détourne le regard jusqu’à apercevoir des ombres grandir dans le couloir, mais ils continuent, sans même observer ma chambre.   
 *Pourquoi ne s’arrêtent-ils pas ? Pourquoi continuent-ils leur chemin ?  
Il est ici ! Cette chose est ici ! Pourquoi ne puis-je pas crier ? Pourquoi en suis-je incapable ? Toutes ces années sans le moindre son m’auraient-elles rendue muette ? À l’aide ! À l’aide ! Que quelqu’un me vienne en aide ! Dans un seul et mouvement fluide,*… ? Quel est la phrase voulue ici ? *je fus lancée ~~au travers~~* « au travers de » ou « à travers », mais il y a quelque chose qui ne va pas ici. *ma chambre, mon dos heurte violemment le mur dans un bruit sourd. Je tombe mollement contre le sol. Je suis faible... Je suis tellement faible ! Je ne peux plus bouger...*  
*Bouge... Bouge ! Nom de Dieu ! bouge...*  
  
Mes larmes inondent mes joues, ruissellent le long de mon visage. Il avance vers moi d’une allure titubante. Il se pourlèche les lèvres, je revois dans son attitude... Un horrible cauchemar qui hante mes nuits et que j’aimerais oublier.  
*Non... Non ! Aldarï !! Aldari ! Aldarï*  
  
D’un revers de paume, ses bagues que je n’avais pas remarquées jusqu’ici lacèrent ma joue qui suivit\* l’impulsion de son geste. Il prit\* mon visage au creux de sa paume avant de m’obliger à relever la tête.   
— Je t’ai trouvée, murmura\*-t-il la voix ferme à l’odeur fétide. …Plaît-il ? telle qu’elle est exprimée ici, ta phrase implique que la voix a un œil fétide. Ce qui est dégoûtant, certes. Si ensuite tu décides plutôt de mettre un « et », la phrase devient logique en elle-même mais un œil ne peut être fétide que s’il est littéralement en train de pourrir… Je sens ton odeur depuis tellement de temps... je ne peux y résister. Quel gout aura cette peau hâlée ? La douceur de sa texture, la fragilité de ta chair sous mes dents. Je veux savoir... Je veux savourer ce parfum enivrant.

\*Tu racontes au présent ou au passé, pas les deux.  
Sa main passe dans mes cheveux, qu’il enserre hardiment et tire vers le bas. Ma nuque, ma gorge, tout mon être lui est offert. Je commence à ne plus parvenir à avaler correctement. Je sens son autre main glisser sur mes hanches, jusqu’à ce qu’il lacère la tunique turquoise que je porte. Le bruissement du tissu, la froideur de la brise qui s’infiltre depuis le corridor. Mes larmes filent comme des paillettes le long de mes joues. Son corps avance, se plaque contre le mien. Ce geste, cette odeur... Des fragments de mes cauchemars martèlent mon crâne, le dégout, la honte, mes émotions s’entremêlent. Ses lèvres froides s’accolent aux miennes, inertes, je refuse le moindre mouvement. Sa poigne se déplace sur ma nuque et m’oblige à être plus fortement proche de cette chose. Je le sens se frotter à mon corps, je ne sais presque plus respirer. Je détourne la tête, mais il revient à l’assaut. Nos dents s’entrechoquent et par pur réflexe, je mords aussi fort la moindre parcelle que je suis parvenue à atteindre. Une nouvelle baffe bien plus violente que la précédente m’envoie à terre. Le gout du sang se déploie dans ma bouche, l’aspect infâme du fer me donne la nausée. Aspect = visuel, je suppose que tu parles ici du goût métallique du sang dans la bouche de ton personnage. Il s’avance à nouveau dans ma direction, avant de m’empoigner par les cheveux et m’obliger à le suivre jusqu’à la fenêtre.  
Je suis à nouveau empaléé contre la baie vitrée, la froideur du verre me couvre de frissons. Maladroit, « je sens des frissons recouvrir mon corps au contact de la froideur du verre » serait plus exact, pour rester le plus fidèle possible à ta phrase initiale. Mon corps demeure encore masqué par mes sous-vêtements, qui ne tiendront pas longtemps. La grandeur de ses ongles change, lorsqu’il commence à enfoncer la pointe de ~~l’une d’entres — elles~~ l’un d’entre eux (UN ongle, pas de trait d’union, « entre » ne s’accorde pas) dans ma peau. Il descend vers ma poitrine lorsque dans un dernier espoir, je parviens à formuler une syllabe, suivis d’une autre et d’une autre. Si bas, que j’en suis moi-même étonnée. Ma voix ? Est-ce ma voix ? Si fragile, si désespérée ?  
  
— Al-da-rï... Hachais-je en sanglot.  
Les griffes de cette chose s’enfoncèrent bien plus fort Un adverbe serait sans doute ici d’un meilleur effet, « fortement » ou « profondément » par exemple. dans ma peau, m’arrachant un cri de douleur.   
— Ne prononce plus jamais ce nom, dit cette chose, sûre d’elle tout en me lâchant violemment. Je heurte le sol de mes genoux, comme une enfant. Tout en basculant la tête vers le haut dans l’espoir que ma voix soit plus forte que le brouhaha de dehors. Je hurle comme jamais je n’aurais cru pouvoir le faire. Un seul mot. Le seul que je peux prononcer.  
— ALDARÏ !  
  
  
  
Comment... Comment en suis-je encore rendue à cette posture... Maladroit une fois de plus. Pourquoi suis-je aussi faible ? Son corps est étendu au-dessus du mien, sa main recouvre totalement ma bouche tandis que l’autre maintient mes poignets en place. Sa langue ressemble à du papier à poncer dans le creux de ma nuque. Jusqu’à ce que je comprenne, jusqu’à ce que je réalise, To realize = se rendre compte. Réaliser = fabriquer, faire. Anglicisme courant et communément accepté, mais tout de même peu agréable à l’œil. La répétition ici est d’ailleurs un peu lourde. que ses dents mordillent légèrement ma peau jusqu’à ce qu’il perfore ce fin manteau naturel. Une douleur fulgurante, je me débats, je le repousse autant que je le peux. Pourquoi cela n’a-t-il que l’effet inverse ? Il faudrait je pense ici supprimer purement et simplement la négation. Il ondule, savourant la moindre émotion qui anime mon corps.   
*Aldari... Je t’en supplie... Aldari... Aide-moi ! aide-moi ! Aldari...*  
— Aldarï... murmurais-je avant d’être embrassée par cet être.   
Le goût du sang s’infiltre, mon sang... songeais-je. Personne ne viendra m’aider, personne ne viendra... Je relâche toute résistance, mon corps retombe mollement contre la moquette noire à froufrou. J’ai souris. Pas très dramatique, froufrou. Et j’ai aussi du mal à imaginer ça ailleurs que dans un donjon SM… Encore une fois, il perfore ma peau. Suivis d’une nouvelle fois. Idem, répétition assez lourde. Il descend, relâchant mes poignets. Il mord à nouveau mon bras, ma clavicule. Je sens ses mains glisser sur mes côtes, il descend encore et je ne bouge plus. Je renonce totalement, je renonce à cette vie. Je renonce à ton monde, Aldarï... Mon visage, ma tête glisse sur le côté, mon regard navigue sous le lit, la seule chose que je peux voir depuis mon emplacement. Je regarde encore plus loin, jusqu’au seuil de la porte. Un espoir ? Pourquoi l’espoir brille-t-il dans mon regard ?  
L’intérieur de ma cuisse se compresse, il pénètre ma chair de ses dents. Je connais ce sentiment. Je connais cette impression, la mort n’a aucune importance, je sais que rien d’autre n’a d’importance.   
*La fierté, l’honneur, le prestige tout est détruit.*  
  
Le miroir vole en éclats sous mes yeux, les morceaux s’éparpillent partout dans la chambre jusqu’à ce que deux chaussures en cuir blanc ~~n’~~entrent Pourquoi une négation ici ? dans mon champ de vision. Dissimulé par le lit, je ne peux voir de qui il s’agit. Il ne peut entrer dans cette chambre. Il ne peut pas entrer... Pourquoi ne peut-il pas entrer ? Je sais qui tu es. Tu as ramené cette paire de chaussures de ta dernière escapade. Tu portais l’odeur d’une femme sur ton costume, tu as rigolé en disant que tu les détestais. Pourquoi ne peux-tu entrer ? Pourquoi du sang s’écoule-t-il à tes pieds ? Aldarï ? Pourquoi ai-je mal ? Pourquoi mon corps semble se haïr depuis que tu es devant ce chambranle ? L’homme m’empoigne par la cheville, lorsqu’il Peu de sens, « puis » à la limite ferait l’affaire. me traine à même le sol, m’offrant à ta vue. Je n’ai pas envie de voir ton regard, je n’ai pas envie d’apercevoir cette déception sur ton visage, ce dégout que je me suis moi-même porté. Pourtant, mes yeux rencontrent les tiens, ton poing s’abat contre un mur bleuté. Que... qu’est-ce que c’est ? Encore une fois, le fracas de ta fureur emplit les murs de ma chambre. Du sang s’écoule le long de ton poignet, cette barrière se teint de vert. Arrête... la couleur verte signifie l’attaque. Arrête... Tu vas être blessé... Tu vas souffrir !   
— Je t’avais dit Aldarï... Que la protéger de toi-même ne te servirait à rien. Regarde-toi... Pris au piège de ton propre sortilège. Qui va venir la faire sortir de la prison que tu lui as imposée ? Sous tes yeux, je vais prendre tout ce que tu n’as jamais été capable de saisir.   
De tout ton corps, tu percutes à nouveau ce barrage. Il déchire le peu de tissu qui demeure encore sur ma peau. Je peux percevoir les frissons du sang qui ruisselle, Maladroit, le sang ne frissonne pas, pourtant telle qu’elle est tournée, c’est ce que signifie ta phrase. c’est la fin. Sa bouche se pose à nouveau contre ma cuisse, la sensation qui me traverse me fait trembler légèrement. Les traits de ton visage se déforment, la rage envahit ton âme. J’entends tes phalanges se briser contre l’étendue verdâtre qui nous sépare. Un sortilège... Tu ne m’avais jamais parlé d’un sortilège...  
— Aldarï... murmurais-je dans sa direction.  
Il semble surpris, déstabilisé, son visage change durant de très courtes secondes. Un brasier enflamme mon corps, une rage, une haine sans pareille. Mes pensées fusent l’une après l’autre. Tes yeux... Tes yeux ne sont pas ceux que je connais.   
  
*Je ne veux pas qu’il me touche... Je ne veux pas qu’il me touche sous tes yeux. Je ne veux plus qu’il me touche !*  
  
Un violent courant d’air venu de nulle part repoussa Tu écris au présent. cet homme. Je réussis à la hâte à me rendre non loin de Aldarï. Le portail semblait fissuré à de nombreux endroits, pourtant je ne peux plus le franchir, je ne peux pas te rejoindre. Je suis enfermée avec ce monstre. Un rire sinistre se mit Tu écris au présent. à résonner derrière moi.   
  
— Ha haha, comme ça tu peux utiliser le vent ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi pas avant ? Ah ha ah cela n’a pas d’importance ! À genoux ! hurla-t-il d’un ton impérial. …Je suppose que tu voulais dire « impérieux ? »  
  
Instantanément, je me retrouve à genoux devant Aldarï. Mes membres, mes muscles, mon corps entier semblent peser une tonne. Je ne peux plus effectuer le moindre mouvement. Je suis littéralement clouée au sol.   
— Je suis un Arken, bien que je sois enfermé depuis deux siècles, je peux toujours utiliser mes pouvoirs. Boire ton sang permet de restaurer ceux-ci. L’idiot devant toi pensait que ses gardes pourraient m’empêcher de t’atteindre. Cela fait longtemps que j’observe tes mouvements à travers les murs. Aldarï demeure toujours ta faiblesse. Pourquoi ? Je me le demande. Tu n’es rien d’autre qu’un jouet, jouet auquel il apporte trop d’importance. Ce n’est pas un hasard si, ni l’un, ni l’autre ne pouvez ~~de~~ franchir ces sortilèges. Regarde bien Aldarï. Le sang de la trachée est le meilleur, bien qu’il coûte la vie.   
Ton image disparait en moins d’une fraction de seconde. Je détourne simplement la tête vers cette chose qui approche. Quelques instants plus tard, tandis que son souffle effleure ma gorge, la vitre explose et une bourrasque de vent projette le moindre morceau de verre comme des lames de rasoir. J’ignorai qu’une chose pouvait être projetée comme une lame de rasoir. Aiguisée, oui. Il faut que tu tournes ta phrase en bon français et de manière à ce qu’on comprenne l’idée. L’un d’entre-deux entaille ma joue, d’autres, certaines parcelles de mon corps. Je ne peux pas bouger, je ne vois pas ce qui se déroule derrière moi. Jusqu’à ce qu’une voix m’ordonne de me retourner.   
— Regarde ! Regarde-le !  
Cette voix n’est pas la tienne... Aldarï. Cette rage qui bouillonne piègée les méandres. Je ne peux pas t’aider là-dessus, je ne vois pas ce que tu as voulu dire… Cette haine qui déforme leur résonnance, ce ne sont pas tes mots...